



Festival. A Belfort, la 25ème édition d'EntreVues a consacré *Kurdish Lover* de Clarisse Hahn.

Véritable révélation du Festival de Belfort, *Kurdish Lover* de Clarisse Hahn repart avec deux distinctions : le prix du film français, décerné par le jury professionnel, et le prix du public. Film fédérateur, donc, réalisé par une artiste qui se situe ici à l'intersection des lignes directrices de son travail. Photographe, conceptrice de l'installation évolutive *Boyzone* qu'elle caractérise comme une réflexion sur la masculinité, la vidéaste a déjà, à 37 ans, réalisé trois longs métrages documentaires : *Ovidie* (2000), *Karima* (2002) et *Les Protestants* (2005).

On retrouve dans *Kurdish Lover*, dont le titre dit à la fois l'intimité du propos et sa mise à distance presque fictionnelle, une semblable fascination pour l'expérience et l'exploration communautaire. Le groupe est en l'occurrence la famille de son compagnon kurde, Oktay, dont l'univers matriciel est ici restitué. C'est cependant la présence révélatrice de la cinéaste qui s'avère essentielle, bien que le plus souvent hors-champ et muette.

Le dévoilement, dénué de toute complaisance, passe par une approche des corps qui refuse l'exotique ou le pittoresque. Il s'agit de substituer aux plans attendus une mosaïque de situations et de dispositifs dont la crue cinégénie, qui ne fait pas l'économie du sang, du sacrifice, de la dispute ou de la transe, ne peut renvoyer qu'au hors-champ de la guerre. Car le Kurdisatn, comme Clarisse Hahn le rappelle en exergue, est un « *pays qui n'existe pas* ». Au film incombe la tâche de le faire vivre sans l'idéaliser. Il en va ainsi du personnage de la grand-mère d'Oktay, complice rouée et tyran domestique. De la bru geignarde, brimée dans sa soif de savoir. Ou de ces jeunes hommes en quête de l'âme sœur qui ne savent, dans leur détresse, que revenir au pays. La somme de ces portraits forme un ensemble fascinant qui fait de *Kurdish Lover* une réussite majeure.

Thierry Méranger, janvier 2011



***Kurdish Lover* de Clarisse Hahn.**

«C'est à Paris que j'ai rencontré ces hommes. Ils viennent d'un pays qui n'existe pas. J'ai choisi de vivre avec l'un d'eux. » Le film commence par ces phrases, tandis qu'on voit les images compactes et mouvantes, bientôt brouillées par la neige qui tombe, d'un groupe d'hommes dans la rue, filmé en surplomb. Ils ont l'air de se retrouver, de fêter quelque chose ; ce sont des Kurdes immigrés à Paris. Les premières images de *Kurdish Lover* ressemblent à celles de la série *Boyzone*, ces vidéos que l'artiste a réalisées en plaçant sa caméra plus ou moins près, voire au sein de communautés masculines : lieu de drague homosexuelle, terrain de sport, mosquée... L'ensemble avait donné lieu à une installation-rétrospective en 2008, dans la Salle noire du Musée d'art moderne de la Ville de Paris.

Tombée amoureuse d'un de ces kurdes, Clarisse Hahn a décidé de réaliser son premier long-métrage au Kurdistan, dans l'autre communauté à laquelle il appartient, sa famille aussi soudée que cette terre est éclatée entre quatre pays : Turquie, Iran, Iraq et Syrie. D'une certaine façon, *Kurdish Lover* s'inscrit aussi dans la suite d'un autre film, *les Protestants*, qu'elle avait réalisé sur sa propre famille, protestante donc, et très bourgeoise. On imagine mal un contraste plus radical. Clarisse Hahn pratique le documentaire *embed-ded*. C'est rien de le dire. Même lorsqu'elle filme des groupes auxquels elle n'appartient pas, ses images sont faites pour susciter une fascination extrêmement tenace. Alors, lorsqu'elle filme une conversation familiale à laquelle elle-même participe, lorsqu'elle pose sa caméra à quelques centimètres d'une banquette sur laquelle s'agglutinent plusieurs personnes, c'est comme si le spectateur reniflait l'odeur des couvertures. Pas d'explication, pas de voix off, simplement un temps de prise qui se confond avec celui d'une dispute ou d'une hésitation ou d'une occupation quotidienne et qui immerge dans une réalité aussi opaque que si nous devons nous y débrouiller seuls, donc d'autant plus gluante : une grand-mère sympathique et tyrannique, malicieuse et cupide, sa bru révoltée et résignée, un jeune homme occidentalisé et comme hébété face à la jeune fille qu'on lui destine, des vieilles femmes usant d'injures d'une obscénité inouïes, un paysage minéral, une ruche grouillante...

Kurdish Lover a reçu le Prix du Public long-métrage documentaire ainsi que le Prix du film français au 25^e festival international de films/Entrevues de Belfort 2010, ainsi que le prix du meilleur film de la compétition internationale au festival Forumdoc de Belo Horizonte (Brésil), et le grand prix de la compétition internationale du 20^e festival Traces de Vie, à Clermont-Ferrand. La sortie en salles est prévue pour le début 2012.

Catherine Millet, mai 2011

"I met these men in Paris. They come from a country that doesn't exist. I chose to live with one of them." The film starts with these words, heard over the sight of compact, shifting images — soon blurred by the falling snow—of a group of men in the street, seen from above. They seem to have gathered to celebrate something. They are Kurdish immigrants in Paris. The first images of *Kurdish Lover* are like those of the *Boy-zone* series, the videos in which the artist's camera more or less closely explored exclusively masculine territories such as gay cruising areas, sports grounds and mosques. The resulting ensemble was shown in an installation-cum-retrospective at the Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris in 2008.

Having fallen in love with one of these Kurds, Clarisse Hahn decided to make her first long film in Kurdistan, among his people. This family is as tight-knit as their people's land is fragmented (between Turkey, Iran, Iraq and Syria). In a way, *Kurdish Lover* can be related to an earlier film by Hahn, *Les Protestants*, about her own Protestant and very middle class family. The contrast could hardly be more radical. Hahn goes in for the embedded style of documentary (easier said than done). Even when filming groups to which she doesn't belong, she produces images with real power to compel, but when she films a family conversation in which she is herself involved, when she places her camera a few centimeters from a banquette where she is herself seated, it is as if we had the smell of the blankets in our nostrils. There are no explanations, no voice-overs, simply long, slow takes that merge with the time of an argument, a hesitation or an everyday activity, immersing us in a reality so opaque it seems we have been left to fend for ourselves in this viscous reality inhabited by a winsome but overbearing, mischievous and greedy mother-in-law, her indignant yet resigned daughter-in-law, a westernized young man who seems hypnotized by the young girl lined up to marry him, old women whose language would make troopers blush, a rocky landscape, a teeming hive...

Kurdish Lover won the audience prize for full-length documentaries and the French film prize at the 25th *Entrevues* international film festival in Belfort (2010), the best film prize in the international section at Forumdoc in Belo Horizonte (Brazil), and the grand prix at the twentieth *Traces de Vie* festival in Clermont-Ferrand. Theatrical release is slated for early 2012.

Catherine Millet, translated by C. Penwarden, May 2011